

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 18

Artikel: Le feu à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ramequins au fromage, des pâtisseries variées s'offriront à votre choix.

Mais ce qui est plus simple, demandez un déjeuner à 1 fr. 50, vin compris, et vous serez étonné de ce qu'on vous apportera pour cette modique somme. Sans compter qu'en face de vous, et tout en maniant la fourchette, vous jouirez d'un ravissant concert donné par les oiseaux chanteurs dont les cages sont rangées en fer à cheval à l'extremité occidentale du buffet. Voyons, n'y a-t-il pas dans tout cela les éléments d'une demi-journée agréable ?... Certainement.

L. M.

Comment on meurt dans une chute.

De nombreux curieux, groupés l'autre jour sur la place Saint-François, suivaient avec anxiété les moindres mouvements de deux ouvriers remettant en place le coq de la flèche de l'église, dont on avait rafraîchi la toilette.

Le spectacle qu'offrait ces deux hommes était vraiment effrayant. En face l'un de l'autre, et se tenant d'une main à la tige de fer, ils ajustaient le coq et le faisaient pivoter pour s'assurer qu'il tournerait facilement à tous les vents. Dans cette position, ces deux hommes dessinaient sur le ciel un V d'une hardiesse inouïe. Dès lors, une foule de conjectures parmi les groupes de la place, discutant tous de l'éventualité d'une chute.

— Ils seraient réduits en mille morceaux sur le pavé, disait l'un.

— Ils seraient déjà morts avant de toucher terre, disait un autre.

— Oui, étouffés par la pression de l'air, ajoutait un troisième.

Et mille autres suppositions de ce genre, qui ne firent que s'accentuer lorsque les deux ouvriers, sortant chacun une bouteille de vin de sa poche, burent à même, après avoir salué les spectateurs.

Une chronique scientifique que nous avons sous les yeux vient à propos détruire les préjugés que nombre de gens conservent encore sur la manière dont meurent les personnes qui tombent d'une grande hauteur. — On entend dire généralement qu'on ne souffre pas dans ce genre de trépas, attendu qu'on est asphyxié avant d'atteindre le sol. C'est une grossière erreur. Il est vrai que personne ne serait tenté de se jeter du haut de la Cathédrale pour en faire l'expérience, car les impressions d'un homme qui tombe et se sent tomber ne doivent avoir rien de bien agréable. Les aéronautes en savent long là-dessus ; il en est qui se sont laissés choir en douceur de plus de 600 mètres, qui ont eu une jambe cassée, et ne recommenceraient pas pour tout l'or du monde.

L'asphyxie par chute est une légende. On a soutenu qu'on mourait asphyxié parce qu'on fendait l'air à une vitesse de quelques dizaines de mètres à la seconde. L'air manquait, et, pas d'air, c'est la mort. Impossible d'admettre de pareils arguments. L'air ne manque pas du tout ; la preuve en est dans les trains rapides, qui marchent à certains moments avec une vitesse de 110 kilomètres à l'heure, vitesse qui peut même aller jusqu'à 130 kilomètres.

Est-ce que les mécaniciens et les chauffeurs ont jamais été asphyxiés ? Que la distance parcourue soit horizontale ou verticale, peu importe. Or, le corps d'une personne qui se jette du haut des tours d'une cathédrale ne traverse cependant pas l'air avec une vitesse pareille.

On objectera que le mécanicien fendant l'air à la vitesse de 33 mètres par seconde a un vitrage devant lui qui emprisonne l'air plus ou moins. Mais on répond à cela qu'un vent de tempête déplace l'air avec une vitesse qui peut dépasser 40 mètres par seconde. Or, jamais, en mer, un marin n'a été asphyxié par un coup de vent. Que l'air soit en repos ou en mouvement, l'inspiration le saisit au passage et l'introduit dans les voies respiratoires.

Il y a quelques années, un homme tomba du haut de la colonne de Juillet sur des bâches tendues au-dessus du socle qu'on réparait. Il se releva avec quelques contusions. On cite, en outre, un Indien qui, en 1852, tomba d'une hauteur de 300 mètres sur des massifs de hautes fougères ; il en fut quitte pour quelques légères blessures.

Ainsi, il en faut finir avec cette idée qu'on meurt par asphyxie en tombant d'une grande hauteur. On meurt au moment du choc par commotion cérébrale et par désordres internes.

Le feu à Paris.

Sous ce titre, un des chroniqueurs du *Gagne-petit*, M. Henri Séna, décrit comme suit le spectacle qu'offrent, en général, les incendies à Paris. On remarquera qu'à côté de détails intéressants, émouvants même, la note parisienne perce toujours, et qu'il est bien difficile à certains Français de ne pas rire en pleurant.

« Tout le monde a vu, dit-il, ces sortes de petites vitrines que l'on a accrochées au mur de quelques maisons. Au centre d'un carré exigu, un bouton noir protégé par une glace sert, en cas d'incendie, à émouvoir une sonnerie placée dans le poste de pompiers le plus proche. On brise la glace, on pousse le bouton, et les secours arrivent promptement.

A Paris, le service des secours est organisé d'une manière remarquable. Toutefois, mon but n'est pas d'entrer dans le détail de cette organisation et je ne veux retenir que le côté pittoresque de la chose.

Rien n'est imposant et décoratif comme le feu à Paris pendant la nuit. Un sybarite inexcusable désirerait que les sinistres fussent plus fréquents, afin d'assister à cette mise en scène lugubre et superbe.

Dès que la nouvelle du désastre est transmise à une caserne, c'est un branle-bas rapide, méthodique, vertigineux, donnant la sensation d'épouvante spéciale et voluptueuse que l'on éprouve à voir des manœuvres exécutées dans le silence. Cette émotion a des affinités avec l'effroi religieux. On a eu beau, depuis quelques semaines, affubler les pompiers de casques copiés sur un modèle d'une invraisemblance grotesque, ils font encore figure en troupe et à la besogne.

Lorsque tout le matériel est prêt, les hommes montent dans les voitures, sur la plate-forme des

pompes à vapeur, et la course à travers les rues commence, et tout le train passe à la lueur des torches fichées aux angles des véhicules. C'est un spectacle qui semble à demi réel et à moitié fantasmagorique, de sorte qu'il vous laisse dans l'esprit un souvenir hallucinant.

Mais ce qui vous prend davantage encore aux entrailles, c'est la plainte continue, déchirante, voilée, musicale, de la trompe qui sonne pour avertir les voitures de se garer et de livrer la place à la caravane qui approche. Cette trompe a un son de deuil que ne paraît avoir aucune autre ; il en sort un sanglot enfantin et hâtif dont la note est inoubliable.

D'instinct, on s'arrête en entendant ce râle lointain, ce râle tendre. Les omnibus, les fiacres, les équipages s'alignent en haie avec une précision touchante. Tout dernièrement, dans la rue Montmartre, encombrée comme une fourmilière, on entendit pleurer l'appel lointain de la trompe enrouée et, en un clin d'œil, un sillon s'ouvrit au milieu de la chaussée. Le mouvement stratégique fut si instantané, accompli avec tant d'ordre, que tout d'abord les assistants demeurèrent stupéfaits, et quand déboucha le cortège aux flambeaux, un ouvrier, saisi au cœur par cette entrée romantique, s'avanza sur le bord du trottoir et à pleins poumons cria :

— Vive Paris !

C'est le cri du sergent Radoub dans *Quatre-Vingts-Treize*, au moment où il met le pied sur le sommet de la Tourgue. Il nous émut presque autant rue Montmartre que dans le roman de Victor Hugo.

La lutte contre la flamme dans les maisons n'est pas moins imposante. Le plus magnifique incendie que j'aie vu est celui qui se déclara dans une boutique de cartonnage de luxe. C'était le soir ; la porte était déjà close : les commerçants s'étaient retirés dans leur appartement, quand le feu éclata avec une soudaineté étrange, une violence inouïe. Au reste, toutes les marchandises légères et mignardes qui étaient dans la boutique brûlaient si facilement qu'en dix minutes le magasin ronflait comme une vaste forge.

Il fallut enfonce la porte, et alors nous aperçumes une fournaise de paillettes clinquantes qui dansaient en une sarabande d'éblouissements, de couleurs et de folies. Le spectacle était trop triste au fond pour qu'on puisse se permettre de dire qu'il était charmant, mais je me souviendrai toujours de ce décor qu'aucune féerie ne me rendra.

Je sais bien que le pauvre marchand était là qui pleurait sur sa ruine, et que sa femme, jolie et fraîche, en toilette de nuit et les yeux mouillés, ne parvenait pas à le consoler en lui nouant les bras autour du cou. Je ne suis point de roc et je me raisonne ; mais pourquoi diable ce décor était-il si étincelant, si fin, si dentelé ? J'ai des remords, mais je l'ai admiré en égoïste.

C'est chose faite maintenant et chose avouée. »

LE REBOUTEUR DE SA MAJESTÉ

IV

Barthélemy Laffémas avait à peine quitté la chambre royale que Marie de Médicis, déjà informée de ce qui venait de se passer, entra chez le roi.

— Qu'ai-je appris, sire, dit-elle d'un air désolé, vous allez confier le soin de votre guérison à un charlatan, à un rebouteur ?

— Il le faut bien, ma mie, repartit le Béarnais, puisque la fine fleur de mes médecins ne parvient pas à me remettre sur pied.

— Ces messieurs vont voir la chose de fort mauvais œil.

— Je n'en ai souci, vraiment.

— Et s'ils se démettent de leurs fonctions à la cour ?

— La perte sera vite réparée, les concurrents abondent.

— Monsieur de Sully n'a lui-même aucune confiance dans le résultat que vous a fait entrevoir ce marchand de Paris.

— Mon brave Sully, qui est hugenot, ne croit à rien, tandis que moi...

— Vous qui êtes bon catholique, ajouta la reine en souriant, vous croyez à tout.

— Vous l'avez dit, madame, je crois à tout, même à l'ignorance de mes médecins, même à l'habileté de certains rebouteurs. Laffémas, d'ailleurs, est un homme intelligent et loyal ; il a eu recours, dans ses voyages, m'a-t-il dit, à l'homme qu'il m'a proposé, et il n'a eu qu'à s'en louer ; pourquoi ne me guérirait-il pas comme le plus simple des mortels ? Qu'une chambre lui soit préparée dans ce palais ; que personne ne le moleste, surtout, lorsqu'il sera ici, sinon j'en ferais se repentir le coupable.

La reine, voyant chez son mari une décision bien prise, n'insista pas.

Ainsi qu'elle le pensait, les médecins de la cour, apprenant le prompt départ de Barthélemy Laffémas et le but de son voyage, jetèrent de hauts cris — entre eux, s'entend. — Quoi ! était-il possible que Sa Majesté méconnût de la sorte leur savoir, leur génie, et qu'il eût recours à un ignorant, un imbécile, un rustre, un rebouteur !... Le roi voulait guérir vite, mais commande-t-on au mal ? N'est-ce point agir sagelement, et d'après toutes les règles, en se pressant lentement et avec méthode ? Les émollients ont-ils l'habitude d'exercer une action soudaine, et, dans le cas présent, pouvait-on ne pas recourir aux émollients ? Non, Gallien comme Hypocrate n'auraient osé soutenir cette thèse, et les médecins du monde entier la faire prévaloir.

Un rebouteur !... Y eut-il jamais, sur la machine ronde, être plus méprisable ?... un faquin assez effronté pour remettre bras et jambes, quand des savants illustres, parlant latin comme Cicéron et le grec comme Homère, n'y pouvait souvent parvenir ; c'était à se voiler la face !

Eh bien ! on allait l'attendre de pied ferme, cet intrus ; la santé du roi et le salut du royaume exigeaient qu'on ne le perdit pas de vue un instant, qu'il fût surveillé jusqu'à pendant son sommeil : car s'il réussissait, cela ne pouvait être que par des machinations diaboliques, il n'en fallait pas douter. Sully, au surplus, voyait de très mauvais œil cet appel insensé ; la reine, également, était pleine de défiance quant au résultat ; rien n'était donc perdu ; mais il fallait agir, et dévoiler, à la face de tous, les sortilèges de ce mécréant : d'abord le faire parler ; puis assister en corps à sa consultation ; prendre note, secrètement, de son ordonnance, celle-ci pouvant servir plus tard, et lui témoigner, enfin, quoiqu'il arrive, le plus profond mépris.

Tout cela fut réglé d'un commun accord ; pour la pre-